

Zeitschrift: L'exploitée : organe des femmes travaillant dans les usines, les ateliers et les ménages
Band: 1 (1907-1908)
Heft: 11

Artikel: Les devoirs idéalistes de la femme dans le mouvement ouvrier
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-349352>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 11.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'EXPLOITÉE

Organe des femmes travaillant dans les usines, les ateliers et les ménages
 ORGANE OFFICIEL DE LA FÉDÉRATION OUVRIÈRE DES AIGUILLES
 Paraissant le premier dimanche de chaque mois.

Le numéro: 10 centimes.	Rédaction et Administration.	ABONNEMENTS
Par 20 exemplaires, 5 c. le numéro. Par 200 ex., 2 1/2 c. le numéro.	Adresser toutes correspondances et réclamations à <i>Marquerite Faas-Hardegger</i> , 3, rue du Marché, 3, Berne.	Pour la Suisse, une année : 1 fr. — Pour l'étranger » 1 fr. 50

LES FOUS

Vieux soldats de plomb que nous sommes,
 Au cordeau nous alignant tous,
 Si des rangs sortent quelques hommes,
 Tous nous crions : A bas les fous !
 On les persécute, on les tue,
 Sauf, après un lent examen,
 A leur dresser une statue
 Pour le bonheur du genre humain.

Combien de temps une pensée,
 Vierge obscure, attend son époux !
 Les sots la traitent d'insensée ;
 Le sage lui dit : Cachez-vous !
 Mais, la rencontrant loin du monde,
 Un fou qui croit au lendemain
 L'épouse : elle devient féconde
 Pour le bonheur du genre humain.

Qui découvrit un nouveau monde ?
 Un fou qu'on raillait en tout lieu.
 Sur la croix que son sang inonde
 Un fou qui meurt nous lègue un dieu.
 Si demain, oubliant d'éclorre,
 Le jour manquait, eh bien, demain
 Quelque fou trouverait encore
 Un flambeau pour le genre humain.

BÉRANGER.

LES DEVOIRS IDÉALISTES DE LA FEMME

dans le mouvement ouvrier

Il faut exiger de soi-même plus qu'on exige d'autrui. Les autres, s'ils sont quelque peu hommes convenables, ne peuvent et n'osent nous prêcher nos devoirs les plus sacrés et les plus difficiles à remplir; donc il faut que nous nous les rappelions nous-mêmes; nous les ferons avec d'autant moins de peine.

Il va sans dire que l'homme et la femme qui travaillent font un mouvement commun pour rendre libre le travail humain; ils ont les deux un intérêt commun à ne pas se trahir mutuellement mais à s'entr'aider dans toutes les luttes. Si dans

une usine les hommes se mettent en grève, il serait idiot que les femmes restent et fassent échouer un mouvement qui à elles aussi aurait été utile s'il avait été victorieux; nous n'en sommes plus là; n'avons-nous pas vu cet été en Suisse et en Autriche les hommes rester au travail pendant que nous luttons sur le pavé? Il serait idiot aussi de ne pas nous soucier de la préparation d'une grève, de ne pas nous assurer un petit morceau de pain pour les temps de lutte et de laisser toute cette peine aux hommes; aussi, en Suisse, pendant ces dernières années, sommes-nous entrées par milliers aux syndicats de métiers et y avons-nous rempli notre devoir tout comme nos camarades hommes.

Si nous sommes uniquement ménagères, les devoirs paraissent moins égaux qu'ils ne le sont. Il est vrai qu'il existe des ménagères qui, pendant une grève de leurs maris, ne font que se lamenter et qui mettent leurs enfants pleurant sur le seuil lorsque le père rentre. Mais ces femmes décourageantes qui, en faisant chanceler leurs compagnons soutiennent l'œuvre des patrons et se nuisent à elles-mêmes et à leurs enfants, ces femmes sont toujours moins nombreuses. Plus nombreuses sont celles qui en temps de grève résolument mettent un tablier et s'en vont en journée pour que les enfants aient à manger et que la famille puisse supporter la grève du père. Moi j'en connais qui à elles seules ont entreteenu leurs familles pendant des mois de lutte et qui, par un travail atroce, ont remédié à l'imprudence du père qui avant n'avait jamais fait partie du syndicat, qui avait préféré se payer deux chopes de bière au lieu de la cotisation qui en temps de lutte leur aurait valu un morceau de pain.

Par contre, puisque nous entendons toujours dire qu'il existe des femmes stupides et que des sacrifices des femmes braves on ne souffle mot, nous rappelons qu'il existe des hommes stupides eux aussi, qui ont battu et maltraité leurs femmes parce qu'elles faisaient grève.

Il y a des stupides dans les deux sexes, mais heureusement les intelligents et les consciencieux augmentent de jour en jour, ceux qui luttent communément et qui s'entr'aident sont de plus en plus nombreux.

Et maintenant ce ne sont pas des devoirs que nous avons de commun avec les hommes, ce sont des devoirs que nous avons en sus comme femmes que nous voulons causer.

* * *

De commun avec l'ouvrier jeune et l'ouvrier enfant, la femme forme la couche sociale la plus inférieure.

Méprisées par l'Etat, exploitées par le patron, traitées en marâtre par la famille, tourmentées par les enfants, nous subissons la vie la plus pénible qu'on puisse imaginer. Et ce qui est le comble, la femme — la femme d'un certain âge surtout — n'a point d'espoir de sortir de cette misère. Les quelques années pendant lesquelles on nous flatte sont vite passées. Les couches et les autres travaux bien vite nous rendent jaunes et laides; alors personne ne nous regarde plus; pour être écoutées nous changeons nos voix douces en des voix criardes et le résultat est que notre entourage se bouche les oreilles ou prend la fuite à l'auberge.

Eh bien, après ce morceau de triste et sale réalisme, nous allons causer de nos devoirs idéalistes particuliers.

* * *

Les couches inférieures subissent le poids de celles qui sont au-dessus d'elles. Les personnes des couches sociales supérieures ont donc un intérêt à traiter les unes avec les autres parce que leur situation n'est pas telle à leur faire perdre tout espoir. Et parce qu'il n'est pas exclu qu'elles puissent s'entendre — toujours au détriment des couches au-dessous d'elles. C'est ainsi que les ouvriers très qualifiés arrivent à traiter avec les patrons de la façon suivante : vous nous payez un salaire de 8 à 10 francs par jour; nous vous aidons à élever le prix du produit (de la

montre, par exemple) en votant un droit protecteur; mais vous nous promettez de ne pas engager nos concurrents féminins; par contre nous vous promettons de ne pas recevoir les ouvriers auxiliaires (les femmes notamment) dans nos sociétés, de ne pas leur donner le fort appui de nos caisses bien nourries.

Ceci s'est passé il n'y a pas bien longtemps, dans notre pays suisse, ce pays démocratique éclairé, ce pays dont l'histoire nous apprend que les femmes se sont vêtues en hommes pour chasser de commun avec leurs maris, leurs pères et leurs fils les seigneurs étrangers.

Eh bien, à nous femmes qui sommes de la couche sociale la plus inférieure et qui n'avons pas l'espoir d'arriver à une vie vraiment heureuse par des contrats avec toutes les classes sociales qui nous dominent, il incombe le devoir d'empêcher que le mouvement syndical devienne un mouvement d'hommes plus ou moins repus, d'hommes poursuivant aveuglement leurs intérêts économiques.

Il faut que nous, femmes, ouvriers auxiliaires le plus souvent, expliquent à ces hommes qu'il est abominable qu'un ouvrier se procure des avantages économiques au détriment de son camarade aide qui, faute de temps et de moyens, n'a pas eu la chance de pouvoir apprendre un métier.

Il faut que nous femmes ouvrières travaillant tantôt dans un métier, tantôt dans un autre, occupées hier dans un atelier de la montre, aujourd'hui dans une fabrique textile, demain dans une branche de l'alimentation, il faut que nous expliquions à nos camarades qu'il ne suffit pas de sauvegarder les intérêts de son propre métier, mais qu'il faut au prolétariat une solidarité interprofessionnelle et que vu le changement du travail manuel en travail à la machine, du travail appris en travail auxiliaire, cette solidarité interprofessionnelle devient plus indispensable de jour en jour.

Comme *ouvrières industrielles*, nous avons à

Un homme content. — Par les rues de la capitale un jeune homme court joyeusement et d'un pas léger. Ses mouvements sont rapides et alertes; les yeux brillent, les lèvres sourient et une rougeur agréable couvre la figure resplendissante. Il est toute satisfaction, toute joie.

Qu'est-ce qui lui est arrivé? A-t-il fait un héritage? Est-il avancé au service? Est-ce qu'un doux rendez-vous l'attend? Ou bien a-t-il tout simplement bien déjeuné et la conscience de sa santé et de sa force avive-t-elle ses membres? On n'a pourtant pas mis autour de son cou le ruban avec ta belle croix octogonale, ô Stanislas, roi de Pologne?

Non. Il a inventé une calomnie contre une de ses connaissances, il a propagé cette calomnie avec tout le zèle dont il dispose — il vient d'apprendre cette même calomnie de la bouche d'une autre connaissance — et maintenant il y croit lui-même.

O, qu'il est content, qu'il est même bon en ce moment, l'aimable jeune homme qui promet tant!

Iwan TORGENTIEFF.

Un conseil pour la vie. — Un jour un vieux renard rusé me dit :

— Si vous voulez solidement fâcher et blesser un de vos ennemis, alors reprochez-lui la même faute, le même vice dont vous souffrez vous-même. Montrez-vous scandalisé et blâmez-la!

Car, premièrement, les autres penseront que vous au moins n'avez pas ce vice.

Secondement, votre émoi peut même être vrai et vous pouvez profiter de vos propres reproches au compte de votre conscience.

Par exemple, si vous êtes un renégat, alors reprochez à votre ennemi de n'avoir pas de conviction.

Si vous-même avez une âme de laquais, alors dites-lui sur un ton de reproche, qu'il est un laquais... laquais de la civilisation, si vous voulez, ou laquais de la culture ou du socialisme.

A la fin du compte, remarquai-je, on peut même reprocher d'être un laquais de l'anti-laquaisme?

En effet, vous pouvez même aller jusque là, répondit mon vieux renard.

Iwan TORGENTIEFF.

rappeler sans cesse à nos camarades syndiqués qu'un mouvement syndical poursuivant des améliorations, purement économiques et les poursuivant sans égard pour les camarades qui ne sont pas « du métier » devient un mouvement vain qui finira par se tourner contre le prolétariat lui-même en opprimant les classes sociales inférieures et en divisant le prolétariat en une aristocratie ouvrière d'un côté et des gueux de l'autre.

Il faut que nous femmes qui faisons des achats de toute sorte expliquions à nos maris mécontents de nos emplettes qu'il est trahison si les ouvriers d'un métier s'entendent avec les patrons pour une hausse du produit, que les ouvriers de tous les métiers de cette façon anéantissent mutuellement leurs succès, et qu'uniquement les patrons profitent de l'aveuglement prolétaire.

Il faut que nous, ménagères, expliquions à nos camarades que pour pouvoir subir et mener à bout une lutte de principes contre tous nos patrons communs il faut avoir du pain et du lait en temps de lutte pour que les pleurs des enfants n'éteignent pas les feux de l'enthousiasme. Il faut que nous les poussions à créer des réserves d'alimentation, c'est-à-dire des boulangeries et laiteries coopératives, qu'il faut arracher nos sociétés de consommations des mains du capital privé pour qu'un jour en temps de grève nos magasins puissent faire crédit aux familles grévistes.

Comme citoyennes, il faut rappeler à nos camarades souvent si fiers de « notre démocratie », que les libertés politiques sans les libertés économiques sont illusoires.

Rappelons que nous n'avons point de droits démocratiques, nous, femmes, et que pourtant notre situation de paria politique ne diffère presque pas ou pas du tout de la leur. S'ils sont fiers de la patrie, des couleurs qu'ils portent, répondons-leur ce qu'a répondu la femme parisienne — je ne sais plus son nom — à laquelle on a envoyé le ruban rouge de la légion d'honneur : « Nous femmes, nous portons tous les rubans qui nous plaisent et nous choisissons les couleurs qui s'accordent avec notre teint ».

Quelle que soit l'idole que le camarade homme vénère parce qu'il est plus proche que nous des couches dominantes que nous, critiquons ces idoles, aidons l'homme à les détruire — comme il nous a aidé à détruire celles qui nous intimidaient.

CHEZ NOUS

Rapacité. — Nous avons cru, quand nous avons appris que les patrons daignaient nous accorder une augmentation de salaire, qu'ils étaient animés de bons sentiments à notre égard. Mais nous avons éprouvé une grande déception à l'entrée en vigueur de la nouvelle convention. Ce qui nous était accordé de la main droite nous était repris par la main gauche.

Ainsi, pour une minute de temps perdu, les patrons ont le courage, ou le toupet, de nous décompter un quart d'heure de travail.

A quel degré de rapacité faut-il être descendu pour que des hommes fortunés, repus de bien-être (quoique se payant de petits airs de saints) se comportent de cette façon à l'égard d'ouvrières souvent obligées d'aller à l'atelier en ayant faim.

Il est certain que nos patrons sont absolument dépourvus de tout sentiment humain, et qu'il ne faut rien attendre d'eux. Peu leur importe que les salaires que nous recevons soient insuffisants pour vivre honnêtement, pourvu qu'à la fin de l'année ces Messieurs se soient enrichis de plusieurs milliers de francs. Ils édifient ainsi une fortune sur le travail de pauvres jeunes filles qui, peut-être un jour, seront livrées à la prostitution.

Donc, ouvrières, puisqu'il ne viendra rien du côté patronal, c'est de nous qu'il faut attendre la délivrance. Groupons-nous sérieusement dans notre syndicat, occupons-nous toutes de notre organisation afin que nous soyions fortes et que la propagande commencée ne soit point stérile.

Mais il est nécessaire que nous nous instruisions un peu, soit par la lecture, soit par des conférences que le comité du syndicat pourrait organiser. Par cette propagande syndicale, nous deviendrions assez conscientes pour vaincre l'intransigeance patronale.

Une ouvrière.

Note du comité central. — Notre correspondante emploie des expressions un peu vives. Peut-être les patrons ne trouveront pas cela de leur goût, mais s'ils veulent nous indiquer des mots qui expriment mieux leurs actes nous leur en serions très reconnaissants. Dans le prochain numéro nous indiquerons les noms et qualités des patrons qui appliquent au mieux la manière critiquée de faire.

LA CRISE

La production capitaliste a conduit toute la culture de l'humanité en un cul-de-sac.

Dans l'industrie la surproduction des marchandises est donc une maladie chronique. C'est ce que prouvent les crises qui reviennent périodiquement.

Une grande partie de la classe ouvrière ne trouve plus de travail et forme ce qu'on appelle l'armée de réserve industrielle. Cette armée incite les grands industriels à faire descendre les salaires à des minimums de famine, en même temps qu'ils exploitent le plus qu'ils peuvent l'ouvrier et dans son temps et dans sa force.

Les ouvriers qui travaillent ne peuvent pas acheter parce que leur salaire est trop misérable. Les ouvriers qui chôment ne peuvent rien acheter du tout. Ils ont faim et souffrent malgré que sur le marché mondial les produits se soient accumulés de gigantesque façon.

* * *

Ainsi donc nous avons d'un côté une colossale